

Rencontres internationales du documentaire de Montréal Qui trop embrasse mal étreint

Marie Claude Mirandette

Volume 27, numéro 1, hiver 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33423ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mirandette, M. C. (2009). Compte rendu de [Rencontres internationales du documentaire de Montréal : qui trop embrasse mal étreint]. *Ciné-Bulles*, 27(1), 36-38.



Qui trop embrasse mal étreint

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Les Rencontres internationales du documentaire de Montréal (RIDM) en étaient cette année à leur 11^e édition. Au menu, des rencontres, des ateliers, des tables rondes et autres présentations spéciales, mais d'abord des films, présentés dans quatre sections : Caméra-stylo, Caméra au poing, Écocaméra et Rubans canards. Les films y étaient regroupés par grandes tendances, par grandes familles, que nous avons conservées dans ce texte.

La section Écocaméra, qui présentait des films mettant l'accent sur les questions écologiques, faisait office de parent pauvre. Bien que truffés de bonnes intentions — et c'est peut-être là justement que le bât blesse —, plusieurs de ces films souffraient d'une carence chronique en termes cinématographiques et ne passeraient probablement même pas la rampe de la présentation télé, ce qui n'est pas peu dire. Deux films s'élevaient nettement au-dessus de la mêlée : **La Bataille de Rabaska** de Magnus Isacson et Martin Duckworth et **Taking Root : The Vision of Wangari Maathai** de Lisa Merton et Alan Dater, en conjuguant militantisme affirmé et démarche documentaire efficace. Véritable chronique d'une catastrophe annoncée, le premier s'intéresse à une poignée de citoyens de Beaumont et à leur lutte acharnée contre l'implantation d'un port méthanier sur le fleuve Saint-Laurent. En vain, ils tentent de se faire entendre des élus municipaux et provinciaux déjà vendus au projet qui générera argent et emplois, mais aussi dévastation environnementale et risques élevés de catastrophe naturelle dont on minimise à dessein l'ampleur. Grâce à une facture classique et sans artifices, le film d'Isacson et Duckworth parvient à embrasser les principaux enjeux de cette bataille perdue d'avance et à rendre palpable le désarroi, au terme d'un combat épique, de ceux qui y ont investi temps et argent dans l'indifférence de leurs concitoyens. Une bien triste page de notre récente histoire, écrite par de navrants politiciens sans vision autre que monétaire. Et qui donne envie de se faire militant. Dans **Taking Root : The Vision of Wangari Maathai**, Lisa Merton et Alan Dater brosent un admirable portrait de la fondatrice du Green Belt Movement kenyan et Prix Nobel de la paix 2004. Évoquant le parcours personnel de cette militante, ce film est un réquisitoire convaincant sur la reprise en charge de leur territoire par les Kenyannes, envers et contre tout. Après le Prix du public

au Hot Docs de Toronto, **Taking Root** a reçu le Prix de la section Écocaméra des RIDM. Prix largement mérité pas tant pour sa forme que pour son sujet qui, pour une fois, montre des Africains qui se prennent en main.

La section Rubans canards, une nouveauté de la présente édition, proposait quelques films aux thématiques un peu plus marginales. De ce nombre, **At Second Glance – Social Club Buena Vista** de Carsten Möller, **L'Exploration inversée**, **le tour de France de deux Papous** de Jean-Marie Barrère et **Roadsworth : Crossing the Line** d'Alan Khol ont retenu l'attention. Posant ses pas dans ceux de Wim Wenders, Möller a pris la route de La Havane à la recherche du Buena Vista Social Club mythifié par le cinéaste allemand en 1999. Il en a ramené un film touchant sur un des quartiers les plus désœuvrés de la capitale cubaine, où l'absence d'espoir finit par avoir raison même des plus valeureux. Car si le réalisateur est parvenu, au terme d'une longue démarche, à convaincre les habitants de Buena Vista de faire renaître ce lieu de rencontre, le constat est néanmoins triste à mourir : non seulement le club n'a pas survécu au film, mais la plupart de ses actants s'en sont allés vivre ailleurs. Un film qui relativise le rôle du cinéma engagé et gagne largement son pari de faire réfléchir sur la vérité au cinéma. Dans **L'Exploration inversée**, **le tour de France de deux Papous**, on suit deux Papous découvrant la France et les Français. Calquant le film ethnographique classique, Barrère en inverse les actants, faisant de ceux qui sont habituellement observés les observateurs. De retour dans leur village, les deux hommes racontent la France, illustrant leurs propos à l'aide des objets rapportés en souvenir. Ici, ce ne sont pas les habitudes des Français qui amusent le public, mais les commentaires des Papous sur ce qu'ils ont vu. Si le film inverse les rôles, force est de constater qu'il n'est malheureusement pas parvenu à modifier la position du spectateur qui persiste à considérer l'autre du haut de ses certitudes. **Roadsworth : Crossing the Line** d'Alan Khol retrace le parcours du *landartist* urbain montréalais Peter Gibson, alias Roadsworth, dont les calques au *spray* envahirent les rues de Montréal de 2001 à 2004. Parallèlement au parcours artistique de Gibson, on suit ses démêlés avec les autorités municipales montréalaises. Et c'est là justement que



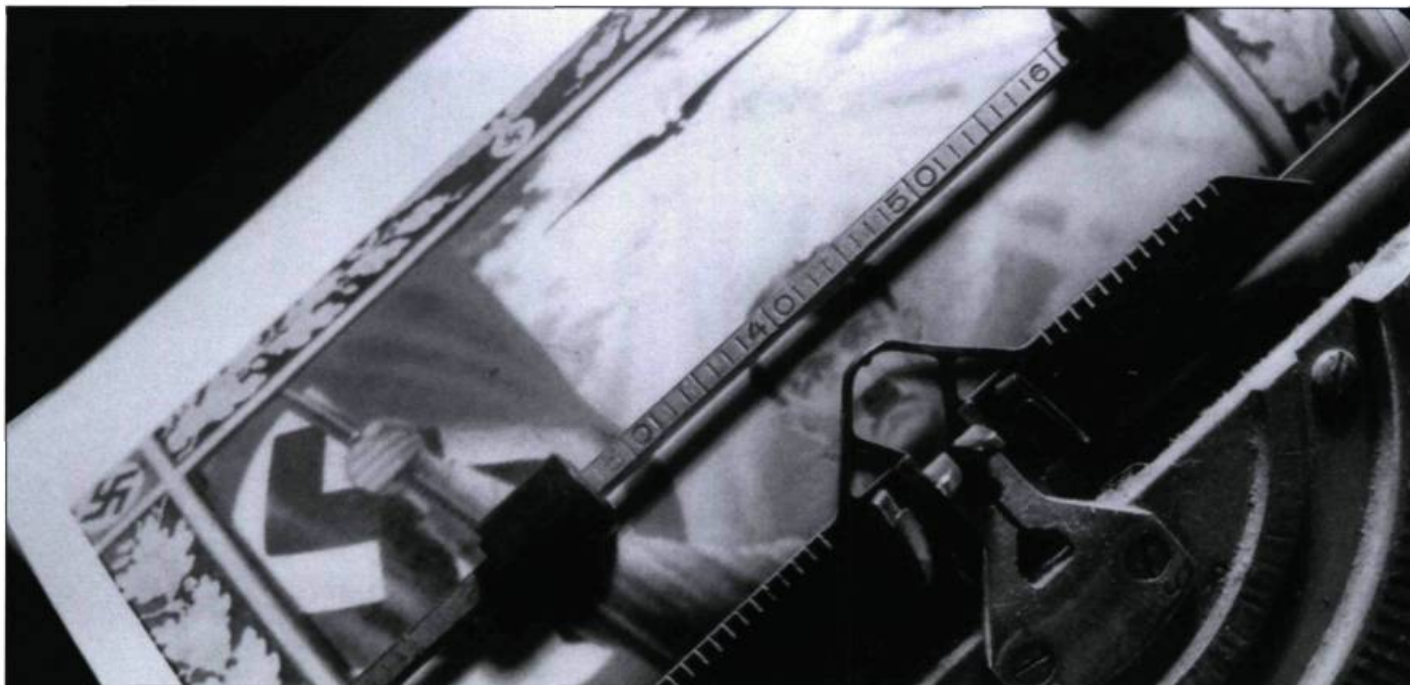
Roadsworth : Crossing the Line d'Alan Khol, Martha qui vient du froid de Marquise Lepage et La Bataille de Rabaska de Magnus Isacsson et Martin Duckworth

le propos de Khol acquiert sa pertinence; en questionnant l'art dans l'espace public, l'art comme lieu de transgression sociale et de prise de position politique. Bien que l'entente survenue entre la Ville de Montréal et Gibson ait coupé court au débat public sur le rôle de l'art dans le tissu urbain, le film permet d'en raviver l'esprit, forçant le spectateur à s'interroger sur cette épineuse question qu'on préfère trop souvent laisser en suspens.

Dans la section Caméra au poing ont été regroupés les films les plus engagés — dont le nombre semble chaque année se démultiplier — de la présente sélection. Et quelques-uns parmi les plus marquants. De ce nombre, trois films sortent nettement du lot : **L'Encerclement – La démocratie dans les rets du néolibéralisme** de Richard Brouillette, **Martha qui vient du froid** de Marquise Lepage et **Vols de bébé, vols de vie** de Peter Svatek. **L'Encerclement...** prend la forme d'une introduction au néolibéralisme, depuis ses origines, en 1947, jusqu'à aujourd'hui. Dans ce film de têtes parlantes se succèdent quelques défenseurs de cette vision mercantiliste du monde, mais surtout une poignée de ses plus ardents détracteurs, dont Noam Chomsky, Omar Aktouf et Ignacio Ramonet. Les propos des défenseurs de cette philosophie du « moins d'État, plus de privé, moins d'inflation et tant pis pour le chômage » donnent froid dans le dos, surtout lorsque l'un d'entre eux y décrit tous ceux dont le travail ne consiste pas à produire de l'argent ou des biens de consommation comme de véritables parasites sociaux. Une introduction claire et limpide à une question complexe, qui gagne largement son pari didactique, malgré quelques longueurs (160 minutes, c'est trop et il y avait lieu de couper pour atteindre les 2 heures). Un film courageux à mettre absolument dans les toutes les mains, surtout celles des chantres du marché libre qui n'ont pas encore saisi les sources de la pré-

sente débâcle économique. **Martha qui vient du froid** de Marquise Lepage aborde la délicate question de la déportation, en 1953, de familles inuites vers le Grand Nord afin de permettre au Canada d'affirmer sa souveraineté sur ce territoire. Les conséquences de ce déménagement, quelque 2 000 kilomètres au nord de leur territoire ancestral, furent désastreuses pour ces familles qui y connurent la maladie, l'isolement, le déracinement, mais aussi le suicide et l'éclatement familial. La narration, assurée par Elisapie Isaac qui signe la musique du film, est simpliste et monotone, mais la réalité qu'on y dépeint est un bien triste constat de l'histoire de nos rapports avec ces groupes autochtones. Un film nécessaire qui aurait gagné à faire plus confiance à la force de ses images et à mettre de côté la narration. Dans **Vols de bébé, vols de vie**, Peter Svatek aborde avec pudeur un sujet sensible. Ce film suit au plus près le cheminement de trois « orphelins » de la dictature argentine qui ont longtemps tout ignoré de leur histoire. Nés de mères en captivité qui furent assassinées après l'accouchement, ces enfants furent placés dans des familles et ignorèrent, des années durant, tout de leur triste passé. Comment dès lors réconcilier ces pans écartés de leur existence et trouver la paix entre les mensonges de parents adoptifs, qui les ont pourtant aimé et éduqué, et la mémoire de parents génétiques qu'ils n'ont jamais connus? Si le film pose plus de questions qu'il ne donne de réponses, il parvient à s'effacer pour laisser la parole à ceux qui ont vécu ce drame de l'intérieur. Une belle réussite tout en nuances.

Dans la section Caméra-stylo, quelques films personnels se sont affirmés, en particulier **Sonderkommando Auschwitz-Birkenau** d'Emil Weiss et **Le Magicien de Kaboul** de Philippe Baylaucq. Le premier évoque la vie de prisonniers juifs affectés au



La Langue ne ment pas de Stan Neumann

fonctionnement des chambres à gaz, des fours crématoires et des fosses d'incinération. Une voix *off* livre des bribes de témoignages des quelques survivants ou tirés de rares manuscrits retrouvés dans les ruines du camp. Le récit, détaillé et terrifiant, de la vie dans cette enclave d'inhumanité prend ainsi forme sous nos yeux, tandis que défilent les images en noir et blanc du camp aujourd'hui. On ne peut qu'être chamboulé par ce film d'une incroyable pudeur qui relaye à l'imagination de chacun le loisir de fabriquer ses propres images. Et c'est ce qui le rend si terriblement efficace. **Le Magicien de Kaboul** de Philippe Baylaucq suit le parcours d'un Japonais dont le fils a été tué dans l'attentat du World Trade Center en 2001. Pour surmonter sa douleur et tenter de faire du sens avec ce qui n'en a pas, il est devenu magicien et rêve de construire une école à Kaboul afin de jeter des ponts entre les peuples et les générations. Le ton intimiste mis en place par Baylaucq est à-propos et le rythme retenu de cette jolie fable sert au mieux cette histoire de pardon et de dépassement de soi.

On s'en voudrait de ne pas mentionner quelques-uns des événements spéciaux présentés cette année, en particulier l'hommage à Stan Neumann, invité à donner une classe de maître. Quatre de ses films étaient présentés dont **La Langue ne ment pas**, un magnifique essai sur la dépossession inspiré des écrits de Victor Klemperer. Prenant à bras-le-corps les propos de Klemperer, Neumann parvient à le transcrire dans un autre langage, celui du cinéma, tout en préservant son essence. D'une poésie chavirante, ce film témoigne de l'inéluctable marche en avant de la pensée du Troisième Reich à travers l'évolution de la novlangue nazie, telle qu'elle fut colligée au quotidien par Klemperer. Un film transcendant qui sans cesse vacille entre la poésie des images et le ton clinique de la narration. Un grand moment de cinéma.

De son côté, la programmation *Rossellini 77* a permis un retour sur le tout dernier film du maître du néoréalisme italien, réalisé lors de son passage au centre Pompidou en 1977, quelques mois avant sa mort. Non seulement y a-t-on découvert un film rarement présenté, **Le Centre Georges Pompidou**, mais on a pu observer le maître à l'œuvre dans **Rossellini au travail**, collage d'extraits du tournage du précédent, réalisé par Jacques Grandclaude. En complément de programme, **Colloque de Cannes** de Grandclaude témoignait de la rencontre qui s'est déroulée en 1977 alors que Rossellini présidait le Festival de Cannes. Un pur ravissement doublé d'une belle leçon de cinéma que ce court film que plusieurs ont désigné comme le testament de Rossellini. Et ils avaient raison.

Si l'on ne peut remettre en cause la pertinence et la légitimité des RIDM, il est néanmoins légitime de s'interroger sur certains choix des programmeurs. Car, si le nombre de films n'a de cesse d'augmenter, la proportion de ceux qui méritent une diffusion sur grand écran semble prendre la pente inverse. Le formatage imposé par les partenaires télé y est certes pour quelque chose, mais ne peut à lui seul expliquer la faiblesse de plusieurs des propositions qu'on a vues. Aussi, on se doit de noter que le lieu de présentation des films de la section ÉcocaMéra, le Cœur des sciences de l'UQÀM, est impropre à la projection de films. La salle est beaucoup trop grande (et presque le plus souvent vide à 90 %), les sièges y sont franchement inconfortables et surtout on y entend plus le bruit du projecteur data suspendu au plafond que la matière sonore des films. À trop vouloir prendre de l'expansion, le festival semble avoir fait des choix parfois malheureux qui ne servent ni les films, ni les spectateurs. ■